

9
La troisième, qui contient les poèmes lyriques, présente: l'ode, l'épigramme, la chanson, le cantique, l'hymne, le vaudeville.

La quatrième, sous le nom de poèmes didactiques, offre la satire, l'épître, et les pièces dont le but est d'instruire.

Après ces quatre classes, viennent les pièces mixtes, dont l'objet trop variable ne se fixe à aucune d'elles; par exemple: l'idyle, l'églogue, l'épigramme, le sonnet, le rondeau, le madrigal, le triolet, l'énigme, le logogryphe, la charade, l'épithaphe, l'inscription, la ballade.

ARTICLE I.

POÈMES HISTORIQUES.

ÉPOPÉE OU POÈME ÉPIQUE.

On croiroit voir deux jumeaux, en jetant les yeux sur l'histoire et sur l'épopée; toutes deux présentent le récit d'un enchaînement de faits;

le temps, les lieux, les personnes y figurent de même. Cependant l'une et l'autre sont bien différentes. L'histoire rend son témoignage sans remonter aux causes, elle trace simplement le portrait des temps et des hommes. Ses mémoires et ses dates à la main, elle pénètre rarement dans les principes secrets des évènements, ou si elle le fait, jamais elle ne remonte au delà des forces et de la prudence humaine. L'épopée au contraire, ne se contente pas de rendre son témoignage; on exige qu'elle charme le lecteur, qu'elle excite son admiration, qu'elle occupe en même temps la raison, l'imagination, l'esprit; qu'elle touche le cœur; étonne les sens, et fasse éprouver à l'ame une foule de sentiments toujours nouveaux. Les actions principales de l'histoire se succèdent, se multiplient, s'enchaînent les unes dans les autres; l'épopée ne s'attache ordinairement qu'à une seule action principale. Cette action doit être d'un intérêt merveilleux; ses parties heureusement concertées et provenant de causes vraisemblables d'après l'esprit du poëme, forment à l'aide des caractères bien saisis, des mœurs soutenues, un tout régulière-

ment proportionné, agréablement ordonné, parfaitement lié : en un mot, un tout magnifique, attrayant, enchanteur. Comme ce sont les intelligences célestes, qui président aux causes, qui en dirigent les effets, qui en mettent en jeu les ressorts, on y voit, il est vrai, des actions humaines, mais secondées par des agents surnaturels qui leur donnent l'impulsion d'où résulte l'action du poëme.

Voilà bien caractérisée, la différence des deux objets dont nous parlons. Disons donc que l'Épopée est le récit vraiment poétique d'un événement merveilleux.

L'étymologie du mot *épique*, vient du grec *epos*, qui signifie *discours* ou *chant héroïque*; celle d'*épopée*, du même mot, et de *poieó*, *composer*. Le vrai sens seroit donc : composer un récit héroïque.

Jusqu'ici on a disputé, débattu; on disputera peut-être encore long-temps avant de donner de l'épopée, une définition que chacun admette. Et pourquoi? C'est que les différents peuples cultivés, enclins par un penchant naturel, à rendre hommage au génie, en admirent les pro-

ductions locales pour eux, et se forment les règles de l'art en calquant des préceptes sur les modèles dont ils sont enthousiastes. Homère, Virgile, qui, les premiers, ont fourni cette carrière, nous ont laissé des chefs-d'œuvre. Qui voudroit prétendre qu'afin de réussir, ils avoient médité sur la définition, sur les règles de l'épopée? La nature les servit mieux que ne l'eussent fait tous les arts poétiques du monde. Mais dans nos écoles, d'où peut-être il ne sortira jamais, d'où certainement il ne sortira que peu d'élèves destinés à emboucher la trompette héroïque, nous nous épuisons à fixer des règles au moins superflues. Je m'explique. En effet: on ne pense guères à les appliquer au texte des grands maîtres qu'on tient en main; leurs ouvrages tout de feu ne peuvent long-temps séjourner sous la zone glaciale de la didactique; et si l'élève, en rapport de génie avec les génies qui l'ont précédé, peut s'élever à la hauteur de l'épopée, ces règles seront bientôt mises de côté. Quand commencera-t-on à se débarrasser dans les écoles, de tout ce qui peut arrêter les rayons bienfaisants de la vérité!

Voici comme Boileau nous présente le poëme épique. Après avoir traité de la tragédie, il dit :

D'un air plus grand encor la poésie épique
 Dans le vaste récit d'une longue action,
 Se soutient par la fable, et vit de fictions.
 Là pour nous enchanter tout est mis en usage,
 Tout prend un corps, une ame, un esprit, un visage;
 Chaque vertu devient une divinité:
 Minerve est la prudence, ^{et} Vénus ~~est~~ la beauté.
 Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre,
 C'est Jupiter armé pour effrayer la terre.
 Un orage terrible, aux yeux des matelots,
 C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots.
 Echo n'est plus un son qui dans l'air retentisse,
 C'est une nymphe en pleurs, qui se plaint de Narcisse.
 Ainsi dans cet amas de nobles fictions,
 Le poëte s'égayé en mille inventions,
 Orne, élève, embellit, agrandit toute chose,
 Et trouve sous ses mains des fleurs toujours écloses.

Le même maître peut, par les vers suivants,
 venir à l'appui de ces mots de notre définition :
vraiment poétique.

Soyez vif et pressé dans vos narrations.
 Soyez riche et pompeux dans vos descriptions.
 C'est là qu'il faut des vers étaler l'élégance;
 N'y présenter jamais de basse circonstance.

Il s'accorde encore avec nous au sujet de l'expression: *évènement merveilleux*; écoutons-le. Il parle de l'Enéïde.

Qu'Enée et ses vaisseaux par les vents écartés,
Soient aux bords africains, d'un orage emportés;
Ce n'est qu'une aventure ordinaire et commune,
Qu'un coup peu surprenant des traits de la fortune.
Mais que Junon, constante en son aversion,
Poursuive sur les flots les restes d'Ilion:
Qu'Eole en sa faveur les chassant d'Italie,
Ouvre aux vents mutinés les prisons d'Eolie:
Que Neptune en courroux s'élevant sur la mer,
D'un mot calme les flots, mette la paix dans l'air,
Délivre les vaisseaux, des sirtes les arrache;
C'est là ce qui surprend, frappe, saisit, attache.
Sans tous ces ornements le vers tombe en langueur;
La poésie est morte ou rampe sans vigueur:
Le poète n'est plus qu'un orateur timide,
Qu'un froid historien d'une fable insipide.

A qui seroit-il nécessaire d'enseigner que dans le poème épique on doit trouver une action grande, entière, et revêtue de tous les attraits de la poésie? Ces qualités découlent naturellement de ce que nous venons de dire. Observons cependant au sujet de l'action sur la

quelle roule le poëme, qu'on doit clairement en voir la cause, en saisir le nœud, et y trouver un dénouement.

L'action ou la fable de l'épopée, est l'évènement qui fait le sujet de l'ouvrage. Les favoris de Calliope n'ont pas besoin qu'on leur dise: rendez votre action digne de votre héros, et conforme au caractère que vous lui donnez; la Muse qui les inspire, le leur a déjà dit.

Le nœud est un évènement inopiné, mais de conséquence, qui intéresse le lecteur, et lui fait craindre de voir manquer l'entreprise du héros de la fable. Chez les bons auteurs, il n'est puisé que dans le fond du sujet, et se présente naturellement. Dans l'Odyssée, p. e. c'est Neptune; dans l'Énéïde, c'est Junon qui le forme.

Le dénouement est la cessation des obstacles, l'issue du nœud. Plus il arrive sans gêne, meilleur il est. Dans l'Odyssée, p. e, Ulysse ayant charmé les Phéaciens par la beauté de son chant en obtient le vaisseau qui le reconduit à Ithaque.

Les épisodes sont de petites actions subordonnées, mais liées à l'action principale. Ils viennent, pour ainsi dire, offrir au lecteur une

variété amusante, qui distrait agréablement du récit de l'action épique, à laquelle néanmoins ils ne sont point étrangers.

Quant à la durée de l'action épique, on n'a pas voulu lui accorder plus d'une année. Probablement les rédacteurs de ce décret poétique se sont réglés sur l'Enéïde; l'action de l'Iliade ne dure que 47 jours, celle de l'Odyssée que deux mois.

Ce qui tient aux mœurs, au caractère des acteurs, à l'invention de la table, au plan qu'il faut suivre, est en relation immédiate avec le génie créateur; et le génie se suffit à lui-même. Il faut, qu'avec raison, on puisse dire du poète épique, ce qu'on a dit d'Homère:

En voyant la nature, il ne peut se contraindre,
Il sent, à son aspect, qu'il est né pour la peindre;
Son talent le poursuit, tout sert à l'exercer
Il a vu les objets, sa voix va les chanter,

Alors, la poésie qui coulera d'une telle source, sera ornée de ses véritables attraits, rayonnante de ses charmes, armée de tous ses prestiges.

On sent bien qu'il est impossible de donner ici une épopée pour exemple; nous renvoyons

donc aux auteurs que nous allons faire connoître.

Homère, créateur de l'épopée et de la belle poésie, contemporain d'Hésiode, vivoit, dit-on, vers l'an 900 avant J. C. Pendant presque toute sa vie, il fut errant, inconnu, abandonné; ceux qu'il éclairoit, ne le payèrent que d'ingratitude.

Le chantre d'Ulysse et d'Achille,
 Sans protecteur et sans asyle,
 Fut ignoré jusqu'au tombeau.
 Il expire, le charme cesse;
 Et tous les peuples de la Grece
 Entre eux disputent son berceau.

En effet, après sa mort, 7 villes se disputèrent l'honneur de l'avoir vu naître. Ce fait est exprimé dans le distique suivant.

*Smyrna, Rhodos, Colophon, Salamis, Chios, Argos, Athenæ,
 Orbis de patriâ certat, Homere, tuâ.*

Les qualités de son cœur sont peintes dans ses écrits. On y voit sa modestie, sa simplicité, et la droiture de ses sentiments. On prétend que Lycurgue apporta dans la Grece les poésies de cet homme,

Qui reçut en naissant le talent de tout peindre;

Et le don de créer, et le droit de tout feindre;
 Et qui fut, en un mot, destiné par les cieus,
 A parler aux humains le langage des Dieux.

Comme les Grecs n'avoient alors que des poètes pour historiens et pour théologiens, le culte des Dieux et l'histoire des grands hommes étoient les sujets uniques des écrits si rares encore. Pendant long-temps, on les composa en vers chez les Egyptiens et chez les Grecs, parce qu'ils étoient destinés à être appris par cœur et à être chantés. Ils n'eurent, jusqu'à Hérodote, d'autre histoire qu'en vers; en aucun temps, point de poésie sans musique. Lycurgue fit paroître en pièces détachées, les écrits d'Homère; on les nomma rapsodies, et les rapsodes alloient les chanter de ville en ville. Pisistrate, roi d'Athènes, en fit dans la suite un tout, et divisa l'Iliade et l'Odyssée, chacune en 24 livres. Aristarque les revit et les laissa tels que nous les avons aujourd'hui.

Voltaire nous dit que c'est en comparant le génie créateur d'Homère à celui de Shakespear, qu'il a pu s'expliquer à lui-même comment il étoit possible que tant de fautes grossières pa-

russent dans ses ouvrages, à côté des beautés qu'on y trouve si fréquemment. Tel est le privilège du génie d'invention : il se fait une route là, où personne n'a marché avant lui ; il court sans guide, sans art, sans règles ; il s'égaré dans sa carrière ; mais il laisse loin derrière lui, tout ce qui n'est que raison, qu'exactitude. Que ces réflexions suffisent pour cet abrégé. Passons d'Homère à Virgile.

Si la nature fit naître Virgile de parents peu aisés, qu'elle l'en dédommagea pleinement par une supériorité de talents qui lui érigea des autels dans le temple des beaux arts et du goût.

En lisant Homère, dit le Batteux, nous nous figurons ce poëte comme une lumière unique au milieu des ténèbres, seul avec la seule nature, sans conseil, sans livres, sans société de savants, abandonné à son seul génie ou seulement instruit par les Muses. En ouvrant Virgile, nous sentons au contraire que nous entrons dans un monde éclairé, que nous sommes chez une nation où règne la magnificence et le goût ; où tous les arts : la peinture, l'architecture ont des chefs-d'œuvre, où les talents sont réunis avec

les lumières. Il y avoit dans le siècle d'Auguste, une infinité de gens de lettres, de phisosophes, de savants, du commerce desquels Virgile devoit profiter; et, dans ses ouvrages, on sent qu'il en a profité. Il est, dit Voltaire, le seul de tous les poètes épiques, qui ait joui de sa réputation pendant sa vie. Les suffrages d'Auguste, de Mécène, d'Horace etc., ne servirent pas peu, sans doute, à diriger les jugements de ses contemporains, qui peut-être sans cela, ne lui auroient pas si tôt rendu justice. Il reçut à Rome des honneurs qu'alors on n'accordoit qu'à César. Virgile étoit d'un caractère doux, modeste, et même timide. L'Enéïde, dit encore Voltaire, est malgré ses défauts, le plus beau monument qui nous reste de l'antiquité. Peut-être le poète latin avoit lui-même senti comme ses critiques, la supériorité des six premiers livres sur les six autres; et, par cette raison, un article de son testament condamnoit aux flammes l'ouvrage entier. Mais on n'eut garde d'obéir à sa dernière volonté, on sauva l'Enéïde. Nous avons encore les vers qu'Auguste composa au sujet de cette disposition; les voici:

*Ergone supremis potuit vox improba verbis
 Tam dirum mandare nefas! Ergo ibit in ignes,
 Magnaque doctiloqui morietur Musa Maronis!
 Frangatur potius legum veneranda potestas,
 Quam tot congestos noctesque diesque labores
 Hauserit una dies etc.*

Après Virgile, plaçons Lucain, né à Cordoue en Espagne, sous le règne de l'empereur Caligula. Son génie original n'a rien imité, et il ne doit à personne, ni les beautés, ni les défauts de sa Pharsale. Condamné à mort par Néron, il se fit ouvrir les veines dans un bain chaud, et mourut en récitant de son poëme, des vers qui exprimoient le genre de sa mort.

Vient ensuite le Trissin, né à Vicenne en 1478. Il entreprit en italien, un poëme épique dont le sujet étoit l'Italie délivrée des Goths par Bélizaire, sous l'empire de Justinien (*Italia liberata*). Le plan en est sage et régulier, mais la poésie y est foible. Toutefois, dit Voltaire, l'ouvrage réussit; et cette aurore du bon goût brilla pendant quelque temps, jusqu'à ce qu'elle fût absorbée dans le grand jour qu'apporta le Tasse.

Tandis que d'un pas timide et foible, le Tris-

sin suivoit en Italie, les traces des anciens, le Camoëns ouvroit en Portugal, une route toute nouvelle, et s'acquéroit une réputation qui dure encore parmi ses compatriotes. Ce grand homme mourut à l'hôpital en 1579, âgé d'environ 50 ans. Il a fait la *Lusiade*, ou découverte d'un nouveau pays par les Portugais.

Torquato Tasso, que nous nommons simplement le Tasse, naquit à Sorrento en 1544, et commençoit sa *Gierusalemme liberata* (Jérusalem délivrée), dans le temps que la *Lusiade* du Camoëns paroissoit. La Jérusalem délivrée est encore chantée en plusieurs endroits de l'Italie, comme autrefois les poésies d'Homère l'étoient en Grece. On ne fait nulle difficulté de mettre le Tasse à côté de Virgile et d'Homère, malgré les défauts qu'à juste titre, on blâme dans ses ouvrages. Il mourut en 1595, âgé de 51 ans.

Les Espagnols possèdent une épopée qu'on appelle *Araucana*, composée par *Don Alonzo d'Ercilla y Cuniga*. Voltaire, en parlant de cet ouvrage, dit qu'il y a beaucoup de feu dans ses batailles; mais nulle invention, nul plan, point de variété dans les descriptions, point d'unité

dans le dessin; et que ce poëme est plus sauvage que les peuples qui en font le sujet (les habitants de l'Araucana, contrée du Chili en Amérique).

Jean Milton naquit à Londres en 1608, et fit un poëme épique intitulé le *Paradis perdu*, qui égale en beauté ceux des plus grands maîtres. Mr. l'abbé Delille (Jacques), aimable poëte français encore vivant, a traduit en vers français, et le paradis perdu, et l'Enéïde.

Voltaire, dont nous parlerons plus au long à l'article de la tragédie, donna en 1723, à l'âge de 30 ans, la *Henriade*, sous le nom de *Poëme de la Ligue*. Il a ses apologistes, et ses détracteurs.

Klopstock, qui n'a quitté ce monde que depuis quelques années, s'est immortalisé par la *Messiade*; l'Allemagne est fière d'en avoir produit l'auteur, et d'en posséder l'ouvrage.

FABLE OU APOLOGUE.

La Fable ou l'Apologue est, en général, le récit imaginé d'une action tendant à faire sortir une vérité morale.

Le mot fable tient au latin *fabula*, analogue à *fari* parler, ainsi qu'à *fabulari* causer; de là, l'expression : *il est la fable de tout le monde*, pour dire que chacun parle (se moque) de lui. Cette explication assez naturelle indique que le récit en question doit être familier, simple, le récit de personnes qui causent. *Apologue*, du grec *apologos*, *narration fabuleuse*, a un rapport plus direct avec la fiction propre à la fable.

L'action d'une fable doit, et par le choix heureux des interlocuteurs, et par le caractère qu'on leur donne, et par la liaison des parties, former un ensemble intéressant et instructif. Elle doit être courte, c'est-à-dire : dégagée d'épisodes étrangers au sujet. Le dialogue y sera calqué sur les mœurs connues des personnages; le lion, p. e., ne parlera jamais en lâche, ni le renard en imbécille, ni la fourmi en paresseuse; et voilà ce qu'on appelle vraisemblance dans l'apologue. Un dénouement facile, sortant du sujet comme de lui-même, termine avec grace l'évènement dont on a fait le récit; et c'est alors que, selon le besoin, le fabuliste place, s'il

ne l'a fait précédemment, l'application morale qu'on peut faire de son apologue. Au reste, la fable est un entretien familier, mais si familier, que l'art n'ose jamais s'y laisser entrevoir; et si l'on veut y mettre de l'esprit, que ce soit sans la moindre prétention.

Voici comme notre bon la Fontaine parle de l'apologue :

L'apologue est un don qui vient des immortels;
 Ou si c'est un présent des hommes,
 Quiconque nous l'a fait mérite des autels.
 Nous devons tous, tant que nous sommes,
 Eriger en divinité
 Le sage par qui fut ce bel art inventé.
 C'est proprement un charme: il rend l'ame attentive,
 Ou plutôt il la tient captive,
 Nous attachant à des récits
 Qui mènent à son gré les cœurs et les esprits.

Esope, suivant tous les critiques, mérite ces autels érigés par la Fontaine; c'est à lui qu'on croit devoir ce beau présent, c'est lui que l'antiquité a regardé comme le père de l'apologue.

Socrate voulant être philosophe et poète, lit des fables pleines de vérités solides et d'excellentes règles pour les mœurs. Il consacra même

les derniers moments de sa vie à mettre en vers quelques-uns des apologues d'Esopé.

Phèdre, affranchi d'Auguste, suivit l'exemple de Socrate. D'après son aveu, il traita cette matière dans le goût d'Esopé :

*Æsopus auctor, quam materiam reperis
Hanc ego polivi versibus senariis.*

Les fleurs, l'élégance, et l'extrême brièveté de ses récits, le rendront toujours recommandable.

Commençons la liste des fabulistes modernes par le célèbre la Fontaine, dont le mérite n'est ni balancé, ni contredit par personne. Né en 1621 à Château-Thiéry, Département de l'Aisne, il mourut à Paris, en 1695. Ce grand homme réunissoit en lui les graces, l'ingénuité et la crédulité d'un enfant. Il étoit si fin dans ses ouvrages, si simple dans son maintien et dans ses discours, si modeste dans ses productions, que Fontenelle disoit en plaisantant : c'est par bêtise qu'il préfère aux siennes, les fables des anciens. En effet, il a presque toujours surpassé ses originaux, sans le croire et sans même s'en douter. Voici comme Voltaire en parle dans le Temple du Goût :

Toi, favori de la nature,
 Toi, la Fontaine, auteur charmant,
 Qui bravant et rime et mesure,
 Si négligé dans ta parure,
 N'en avois que plus d'agrément;
 Sur tes écrits inimitables,
 Dis-nous quel est ton sentiment,
 Eclaire notre jugement
 Sur tes contes et sur tes fables.

Vient ensuite la Motthe, (Antoine Houdard de) né a Paris, où il mourut en 1731 à 59 ans, reçu membre de l'Académie française en 1710. Fables, églogues, odes, opéras, tragédies, comédies, etc. etc. occupèrent ses talents; mais ne l'empêchèrent pas de survivre à la grande réputation qu'il s'étoit acquise. Il avoit la manie d'employer fréquemment dans ses fables des expressions d'un précieux par trop ridicule. P. e. il nomme un cadran solaire *greffier solaire*, une citrouille, un *phénomène potager*, une haie, le *suisse d'un jardin*, et semblables. Lorsqu'on les imprimoit ornées de planches gravées par Gilot, un critique fit à ce sujet l'épigramme suivante.

Quand le graveur Gilot et le poète Houdard

Pour illustrer la fable, auront mis tout leur art,
 C'est une vérité sûre,
 Que le poète Houdard et le graveur Gilot,
 en fait de vers et de gravure,
 Nous feront regretter la Fontaine et Calot.

En général, ses écrits fourmillent d'esprit et de penées neuves; mais il y a trop d'idées métaphysiques, de faux jugements, de paradoxes, de minuties, et même de galimatias. Cependant ses fables ont fait époque en France.

Dorat, parisien, mort en 1780, âgé de 46 ans, a fait des fables justement estimées; et Florian, né en Languedoc, mort à Paris en 1794, à 39 ans, est peut-être de tous les fabulistes français, après la Fontaine, celui qui se soit le plus distingué. Sa poésie est facile, ingénieuse, souvent simple et naïve.

On trouve au No. 297 du Cours de langue, une fable de la Fontaine.

CONTE EN VERS.

Le conte est le simple récit poétique d'un fait ou entièrement inventé, ou orné de circonstances fabuleuses. Le mérite principal de ce petit

poème consiste dans la variété et l'exactitude des peintures, la finesse de la plaisanterie, la vivacité du style convenable au récit, le contraste piquant des évènements. Le but du conte est moins d'instruire que d'amuser; aussi, cette sorte de narration sera parfaite, si l'intérêt s'y associe à la morale; elle s'avilira, si elle est obscène.

On peut, de la manière suivante, assigner la différence caractéristique qui se trouve entre la *fable*, le *conte*, et le *roman*. Tous trois sont des fictions; mais la fable est un récit dont le but est moral, et dont la fausseté est souvent sensible: comme quand on fait parler les animaux et les arbres; le conte est un récit qui, sans être vrai, n'a rien d'impossible, ou une fable sans but moral; le roman est un long conte, dans lequel se trouvent bien caractérisés, une intrigue et un dénouement.

Voici un conte pour servir d'exemple, il est de Mr. Pons de Verdun.

C O N T E.

L'écho merveilleux.

Ces jours passés, chez Madame Arabelle,
 Damis vanitoit un écho merveilleux :

Bah ! lui répond certain marquis joyeux,
 Un tel écho n'est qu'une bagatelle.

— Mais savez vous, Marquis, pour en parler,
 Qu'il reedit tout neuf ou dix fois ? Tarare !
 C'est dans mon parc, c'est là qu'il faut aller,
 Lorsque l'on veut entendre un écho rare.

— Plus rare . . . ? — Oh oui. — Parbleu ! nous l'entendrons.
 Car dès demain, sans faute, nous irons . . .

— A demain, soit ! j'y compte ; point d'excuse,
 Le marquis sort, méditant quelque ruse ;

Rentre à l'hôtel, et demande Sancho,
 Son vieux laquais. Tu passes pour habile ;
 S'il le falloit, ferois-tu bien l'écho ?

— Oui-dà, Monsieur, car rien n'est plus facile ;
 Dites moi : ho ! je vais répéter ho !

— Ecoute donc l'ordre que je te donne :
 Demain matin, nous irons au château,
 Dans un bosquet, près de la pièce d'eau,
 Va te cacher, sans rien dire à personne ;
 Là, par degrés, affoiblissant ta voix,

Comme un écho, répète au moins vingt fois

Ce que viendra te crier l'un et l'autre.

— Suffit, Monsieur, vous serez satisfait;

J'entends cela mieux que ma patenôte.

Le lendemain, placé dans un bosquet,

L'oreille en l'air, Sancho faisoit le guet.

Voici venir toute la cotterie:

Chacun disoit: c'est une raillerie

Qu'un tel écho — Vous l'entendrez. — Chansons!

— Quand nous serons près de cette clairière,

J'aurai bientôt dissipé vos soupçons.

Nous y voici, Madame, commençons:

Interrogez mon écho la première;

Mais songez bien qu'il faut enfler vos sons,

Et les enfler d'une bonne manière.

— A vous, Marquis! pour cette épreuve là,

Les grosses voix sont toujours les meilleures.

Lors le marquis de crier: es-tu là?

L'écho répond: j'y suis depuis deux heures.

A la tête de nos poètes célèbres dans ce genre, paroît Clément Marot, natif de Cahors, Dpt. du Lot; et mort en 1544, âgé de 49 ans. Il étoit valet de chambre de François I., et s'appliqua avec ardeur à la poésie. Sa naïveté, l'agrément et la fécondité de son imagination lui procurèrent un succès si décidé, que sa manière d'écrire eut une foule d'imitateurs, et que son

style porte son nom ; de là l'expression : *style marotique*. On a de lui : des contes , des rondeaux , des épîtres , des ballades etc.

La Fontaine voulut imiter Marot , et il le surpassa. Ses contes aussi bien que ses fables l'ont rendu non seulement le célèbre ; mais probablement l'inimitable la Fontaine. Tirons le voile sur son style quelquefois négligé , et plus encore sur la licence de la plupart de ses contes : problème dans le caractère de cet homme vraiment enfant , qui , selon Voltaire , fit des contes licencieux , et ne laissa jamais échapper aucune équivoque. D'ailleurs , quelle vérité dans ses narrations ! quelle aisance ! quelle vivacité ! quelle finesse ! Après la Fontaine , suivent : Voltaire ; Alexis Piron , né à Dijon , (m. 1773 , 84 a. Nous indiquerons ainsi dans la suite , la mort des auteurs et leur âge , ainsi : m veut dire : mort en ... ; et le second nombre suivi d'un a , signifie : âgé de ... ans.) ; Grécourt , m. 1773. 60 a. ; Dorat ; Gresset , m. 1777 68 a. Ceux qui ont une juste horreur de l'obscénité , craindront l'approche de Grécourt ; l'amour , dit la Fontaine , est dans ses contes , non seulement nu , mais encore crotté. On a comparé

Dorat à Ovide; mais s'il en a les agréments et la facilité, on pourroit lui reprocher d'en avoir la licence. Gresset, dont nous parlerons plus en détail en traitant de l'églogue, est un conteur extrêmement intéressant. Nous nous arrêtons ici, ce livre n'est qu'un abrégé.

ALLÉGORIE.

L'allégorie est une espèce de poëme qui doit présenter à l'esprit un sens différent du sens littéral. Il faut une clé, pour trouver l'objet véritable dont il s'agit; l'a-t-on? tout se développe, s'entend, s'explique facilement.

Le mot Allégorie nous est venu du grec *allegoria*, qui, en latin, signifie *mutatio*, et en français, *changement*: c'est comme si on disoit: *donner le change*. Cette explication vient à l'appui de notre définition.

Il y a deux sortes d'allégories: l'une à laquelle, en termes d'art, on a donné le nom d'*allégorie morale*; l'autre qui paroît sous le titre d'*allégorie oratoire*. La première personnifie des êtres moraux, mais abstraits, tels que la jus-

tice, la bienfaisance, l'amour, la haine, l'envie, la sottise-même, et semblables; elle les fait agir selon leur caractère, afin de peindre plus vivement aux hommes les travers de l'esprit humain, le danger des passions, les effets différents de la vertu et du vice. Les poètes emploient le voile agréable de la seconde, pour adresser un conseil, un compliment flatteur, ou pour faire adroitement un reproche, quand il s'agit de ménager l'amour propre, la modestie ou la sensibilité de ceux à qui ils parlent. Cette gaze légère procure à tous trois un accès plus facile que s'ils paroissent nus; elle les présente sous un aspect moins choquant. Horace, p. e. voulant dissuader les Romains de s'engager de nouveau dans une guerre civile, ne s'adresse par prudence, qu'à un navire auquel il dépeint les dangers du naufrage. (Lib. I. Od. XII.)

*O, navis, referent in mare te novi
Fluctus! O quid agis? fortiter occupa
Portum. etc.*

Il est facile de deviner sa pensée, et c'est là ce qui fait la justesse d'une allégorie. Si l'esprit, à la lecture du sens littéral et manifeste, ne dé-

sire pas de pénétrer dans le sens caché, ou s'il a trop de peine à soulever le voile, la pièce est manquée. L'art dans l'allégorie morale, est de peindre, d'après les idées reçues ou le sentiment, la chose personnifiée.

Nous développerons en détail la belle allégorie qui se trouve dans le cours de langue, No. 299.

Ceux de nos poètes qui se sont distingués dans ce genre, sont: Marot. J. B. Rousseau, dont nous parlerons plus en détail à l'article de l'ode, et qui a publié deux livres d'allégories. Il en a de fort ingénieuses, et d'autres assez froides. Mde. Deshoulières m. 1694. 56 a. nous fournira celle que nous voulons expliquer. Voltaire, Hoffmann et d'autres, en ont fait qui mériteroient d'être citées, si la place le permettoit.

Comme l'allégorie et l'apologue sont deux genres qui se touchent, on trouve des allégories dans tous les recueils de fables. Cette espèce de récit n'est pas toujours destiné à former seul un poème; on l'emploie dans d'autres, quand on veut, pour présenter plus agréablement un objet, le voiler de cette gaze légère.

ROMANCE.

On nomme Romance, une vieille historiette écrite par stances, en vers simples, faciles et naturels. La naïveté en est le caractère principal; elle se chante, et la musique française y est assez propre. Nous ne plaçons point d'exemple ici, parce que les romances sont trop longues.

ARTICLE II.

POÈMES DRAMATIQUES

On comprend sous le nom général de poèmes dramatiques, les différentes pièces écrites pour le théâtre. Ce mot tient au grec *drama*, que les latins ont rendu par *actus*, qui, chez eux, ne convenoit qu'à une partie de la pièce, tandis que chez les grecs, le mot signifiant *action*, s'appliquoit à la pièce entière destinée à représenter une action théâtrale. Maintenant, entrons dans le détail.